



rené berteloof

**les
navets
du
diable**

EDITIONS DE L'A.P.L.O. 2012

René Berteloot

LES NAVETS DU DIABLE

EDITIONS DE L'A.P.L.O. 2012

I

D'un bon coup de bêche, bien sec, Jean-Marie trancha le lombric dont les deux morceaux se tortillèrent. Puis, d'une poigne solide il se massa le rachis : la terre exige qu'on s'incline et se courbe. Il esquissa ensuite le geste de s'attaquer de nouveau à elle ; mais, brusquement, il s'arrêta. L'outil resta planté en terre.

Immobile, les mains jointes en visière, il voulait s'assurer d'avoir bien vu. D'une main habituée, experte, il se gratta énergiquement le fondement : on mange de bonne soupe dans nos campagnes. Mais c'était également signe de perplexité, car il avait bien vu. Quelqu'un s'était engagé sur le chemin des Ambrettes.

Jean-Marie prit son temps, pour bien observer, décidé à savoir. La forme progressant sur la montée caillouteuse allait atteindre le vieux houx, et il ne parvenait toujours pas à l'identifier. Assurément, c'était un étranger. Car il les connaissait tous, ceux des Ambrettes, ceux du hameau où il était né, où il avait toujours vécu, où il mourrait sans doute. Il les connaissait tous ; d'ailleurs, ils n'étaient plus si

nombreux... Il connaissait les anciens, enracinés depuis des générations sur les flancs de cette colline : ceux vraiment du pays.

Et puis les autres, ceux de trois jours, venus d'ailleurs pour occuper la maison bradée par les héritiers, ou bâtir sur le lopin qu'on a renoncé à cultiver. Des gens de la ville, ceux-là. Des prend-l'air venus en reconnaissance un été ou deux sous prétexte de villégiature, et décidant un beau jour de s'y fixer. Des gens brouillés avec la ville, au demeurant pas plus désagréables que d'autres. Qui avaient fini par s'habituer à leur nouvelle vie et s'intégrer aux Ambrettes.

Les anciens, les nouveaux : Jean-Marie les connaissait tous. Non seulement par leur nom, leur sobriquet ou leur visage, mais aussi par leur démarche, leur maintien, leur façon de s'arrêter en cours de route. Ou de se redresser quand ils piochaient, et de se baisser ensuite. Ou de s'approcher du vieux houx pour y faire de l'eau. Il les connaissait tous par cœur, comme il le rappelait en jabotant au banquet de la classe. Et, pourtant, il avait beau regarder, fixer, s'appuyer sur le manche de la bêche au repos. Il avait beau faire effort de mémoire. Il ne parvenait pas à identifier qui montait toujours, musette à l'épaule. Toutefois, il se décida :

-- Ce n'est pas quelqu'un d'ici, fit-il catégorique.

Il remonta vers l'ancienne grange, appela sa femme, occupée dans la cour :

-- Péroline ! Le connais-tu, lui qui vient ?

Péroline torcha à son devantier ses mains fortes rougies par le savon. Dans le baquet les bulles poursuivirent leur sourd bouillonnement. Du courtil

partit le cri métallique d'un friquet.

-- Le connais-tu, lui ?

Péroline, appuyée contre la murette de pierres sèches, fit de la tête un mouvement vif de dénégation.

-- Non ? insista Jean-Marie.

Péroline haussa les épaules. Sans un mot. Il lui en coûtait, certes ! Car sans être pour autant une caillette, elle tenait large part dans la moindre conversation. Mais, les jours de lessive, comme celui-là, elle fermait lèvres et visage. Depuis fin avril, où l'on avait livré une machine à laver le linge. Une de plus dans le voisinage. Cette fois, chez Agathe Rambour, à l'entrée du bourg. Justement chez l'Agathe. Celle qui savait écarquiller les cuisses quand sa bourse lui faisait affront. Aux Ambrettes, la nouvelle avait bien circulé. Tant et si bien que Péroline le ressentit comme un défi. Valait-elle moins qu'une Agathe facile ? Elle revendiqua sa machine, larmoyant un jour, minaudant l'autre, employant le vert et le sec. Mais cette grosse happelourde de Jean-Marie, ce pince-maille résistait, obstinément ferme dans son refus. Pour l'entamer, la repoussée paria sur la patience. Et décida de se taire chaque jour de lessive. De se taire et de refuser fontaine. Qu'elle apparût à l'implacable comme la vivante image du reproche. Et que le sans-cœur ne la vînt pas déranger dans sa corvée, ajoutant à son humiliation. Et surtout pas pour des futilités ! Mais Jean-Marie avait des préoccupations bien différentes de celles de sa robuste et boudeuse moitié. Habitué à tout faire par compas et par mesure, il voulait résoudre l'énigme qui l'avait contraint à poser l'outil. Or, l'inconnu approchait toujours, de son pas tranquille.

-- Voilà un cadet qui sait où porter ses pas,

admit-il.

Quelques cailloux, emportés par la pente, vinrent cogner contre le mur en pisé de la grange. Jean-Marie se retourna :

-- Où descends-tu donc, Baptiste, de si bonne heure ?

Panier au bras, Baptiste Surgeton descendait au bourg.

Où qu'il allât, il lui fallait toujours descendre de chez lui, perchée qu'était sa maison à la cime du hameau. A partir du gros houx, il n'y avait guère à chercher pour y accéder. A droite, un peu en contrebas du chemin caillouteux, la ferme des Mélibée. Elle périlait tout doucement depuis que le fils était allé mourir en clinique. A gauche, l'ancienne exploitation de Clovis Martagon reconverti dans le champignon. « Notre Clovis change son cheval borgne contre un aveugle », ricanait le facteur Adrème en mouillant les bouchées chez Marie Courtine. Mais le novateur se souciait comme de colin-tampon des baladinages des languards du bourg. Il persévéra, réussit ; risqua la framboise et s'attaqua tout aussi heureusement à un troupeau de chèvres dont les fromages obtinrent le succès qui l'imposa définitivement dans le canton.

Puis, la maison de Jean-Marie Fumeron, tant intrigué par l'inconnu. Et, plus haut, celle de Baptiste Surgeton, descendant au bourg comme nous venons de le voir. Par l'unique chemin, on ne pouvait aller plus loin que chez lui, puisqu'il s'y mourait en cul-de-sac. Il était prudent de s'arrêter là, de ne pas s'engager sur la parcelle de Surgeton. Des effrontés, malgré les fils serrés de la clôture, s'y étaient risqués. Une fois. Une seule. Le gaillard a vite sorti son fusil. La poudre lui

tint lieu d'argument.

Malgré son farouche attachement à sa part inaliénable des Ambrettes, Baptiste était allé en ville. Non pas au bourg, comme il le faisait fréquemment ; et ce matin-là, encore. Mais au chef-lieu, comme il est précisé sur le calendrier du facteur. Ce pouvait être la deuxième fois en cinquante ans qu'il s'y rendait. Oh ! il n'y était certes pas allé de lui-même. Son neveu l'y avait emmené dans sa voiture de place. Et cela remontait bien à trois ans. Or, ce neveu en question n'était peut-être pas le plus rusé de la région. Mais il avait un cœur d'or. Et le permis de conduire. Ce qui avait toujours étonné Jean-Marie. Et beaucoup d'autres.

Donc, voilà notre Baptiste en ville. Autant dire en excursion à l'étranger. Ce qu'il découvrait l'émerveillait. Mais l'apaurait aussi. Il se cramponna au bras de son neveu pour traverser la place de la mairie, à cause de la circulation. Un Sénégalais en boubou l'effraya par son sourire, quand il lui proposa des articles de maroquinerie. Mais le neveu envoya au grat le marchand à la sauvette, le prenant de haut comme toutes les fois qu'il sentait son escarcelle en cause. Cela rassura Baptiste. Il offrit le restaurant, pour marquer l'événement. L'oncle et le neveu déjeunèrent donc chez Toto. Prenant leur temps. Ils vidaient de larges platées, réclamaient du pain blanc qu'ils mâchaient goulûment comme un aliment nouveau dont l'avenir les priverait, et mouillaient abondamment les bouchées. Le neveu aurait tiré de l'huile d'un mur. Il mangea comme un chancre et but comme une éponge, puisque l'oncle sortait sa bourse. Tous deux prirent le café, le pousse-café, et se sentirent mieux que jamais dans leur peau.

Pour occuper leurs jambes, ils visitèrent les monuments, l'église, la halle couverte et les toilettes publiques. L'ennui pointant, Baptiste se fit audacieux. Il voulut entrer dans le supermarché devant lequel ils étaient passés plusieurs fois. C'était aussi le bâtiment le plus fréquenté et le plus animé de la ville. Baptiste entra donc. Pour voir. A cause de toute cette réclame, et des produits portant un nom nouveau, bizarre, difficile à prononcer. On vous en offrait treize quatorze et quinze à la douzaine. Le neveu préféra fuir la tentation d'acheter. Il alla s'asseoir sur un banc du jardin public, où il se sentit bien puisque c'était gratuit. Mais il le regretta presque quand l'oncle lui raconta ce qui s'était passé.

Baptiste était à peine entré qu'on lui avait présenté un panier. Un beau panier, solide et pratique. Il avait parcouru toutes les allées, examiné tous les rayons, fouillé toutes les gondoles. Il s'était attardé à lire les prix, les trouva intéressants mais cependant ne tomba pas dans le piège. Il hésita bien un peu, tenté par des articles introuvables au bourg. Mais il sut résister. Et passa sur le côté des caisses, comme il l'avait vu faire par d'autres clients, emportant son panier. Un beau panier en plastique rouge à anse métallique, marqué Supermarché Banco. Un panier bien pratique, comme nous l'avons déjà dit. Et qui lui servait, depuis, à descendre acheter l'indispensable chez Marie-Louise, l'unique épicière du bourg.

Jean-Marie s'était quilleté devant les coudriers, au mitant du passage, à cause de l'inconnu dont la progression le défiait toujours.

-- Où cours-tu donc, Baptiste ?

-- Chez la Marie-Louise, pardi !

Il y descendait deux fois par semaine.

Pour les œufs, surtout. Il lui en fallait deux ou trois douzaines le mardi et au moins autant le samedi. A cause des prend-l'air. Ils l'abordaient, le bec enfariné, avec des airs de chasseurs de trésors. Des bons œufs, imploraient-ils. Des vrais œufs. Des œufs de poules nourries au grain, passant leur vie entre le fumier et les prés. Baptiste ne manqua pas l'occasion de brider la bécasse.

-- Voyez mes poules, avait-il dit, humble de voix. Il avait désigné les quelques noiraudes de Jean-Marie se querellant pour un vermisseau. Voyez-les. Je n'en ai pas d'autres.

Mais il n'avait pas à s'excuser. Ces messieurs tenaient à la qualité. Son prix serait le leur.

Puisque ces nigauds de la ville voulaient des œufs, il descendait en acheter chez Marie-Louise. Il descendait, retenant ce rire gras qui l'aurait trahi : des œufs de poule ! Ceux de l'épicerie, c'était donc la Marie-Louise qui les pondait ?

Ponctué et virgulé, il mitonnait son affaire chez lui. Tranquillement, dans le coin de travail aménagé tout au fond de la grange. Il avait dégagé les objets disparates entassés là depuis le temps des collets montés. Et ceux ajoutés au long des ans, mais dont l'utilité n'était jamais apparue : un mancheron recouvert de crasse et de salpêtre, l'échardonnette hors d'usage, l'asseau de l'oncle couvreur, l'échelier aux chevilles manquantes et la baratte surannée.

Il plaçait les œufs achetés du matin dans un vieux

panier à salade, posé à sa gauche sur la table coincée sous la fente investie par les araignées. La lumière du jour y entraît suffisamment pour opérer à l'aise, assis sur son tabouret. Un par un, il trempait délicatement les œufs dans le mélange préparé dans une cuvette. Son mélange à lui, malicieusement imaginé composé de lisier, d'étrons frais, d'un peu de terre (mais à peine, uniquement de celle de la cour) et de quelques poignées de bale ou de brins de paille.

Il faisait asseoir ses prend-l'air :

-- Ils sont tout frais pondus, voyez... disait-il de ce petit air consterné qui plaisait aux visiteurs. Je n'ai pas eu le temps de les laver...

Il leur plaçait sous le nez les traces de son mélange. Et eux, bravement, plaquaient leurs doigts dans l'étron tenace, un sourire entendu illuminant leur face pâlotte :

-- De bons œufs comme ça, on les lavera bien nous-mêmes...

Le père Baptiste feignait de ne pas oser demander le juste prix. Mais eux, transportés par l'enthousiasme, insistaient. Il en profitait pour proposer un chou jauni, une salade flétrie, des poireaux montés.

-- Oh ! Ils ne paient pas de mine, convenait-il. Ce ne sont pas des légumes du commerce. Des calibrés, comme on dit maintenant... Mais ils ne sont pas poussés, ceux-là ! Ils sont venus naturellement, sans rien. Vous qui êtes connaisseurs, jugez par vous-mêmes. Tenez, je vous les laisse à tant...

Ils en auraient donné le double. Ils emportaient le tout, et même un panier de topinambours que Baptiste leur consentait au prix de la mona lisa.

-- Rien de plus naturel, faisait-il. Ça ne se trouve pas sur le marché. Personne ne veut plus en faire. Ce n'est pas assez connu, mais on y reviendra. Les gens ignorent ce qui est bon. Vous verrez, ça a le goût de l'artichaut, mais en plus fin, en bien plus fin.

Il avait bien eu la tentation d'élargir sa clientèle. Mais s'était vite ressaisi. Prudent, il craignait de tuer la poule aux œufs d'or...

Jean-Marie ne retint pas Baptiste. Il avait à cœur d'élucider le mystère du survenant. Celui-ci arrivait à présent à hauteur des Mélibée, et paraissait décidé à poursuivre encore... Ravi, Jean-Marie fit quelques pas en sa direction, feignant de redresser une alignée de pieux. Quand l'arrivant fut à sa hauteur, il joua la surprise et alla à lui, la main tendue pour le bonjour permettant d'interroger.

L'inconnu n'était pas un ours. A le voir répondre aux deux mots de bienvenue, Jean-Marie sentit qu'il parlerait volontiers. Il se prit à regretter de l'accueillir en vêtements de fatigue, et non dans son complet gris clair des dimanches et des grandes occasions. La conversation manquerait de tenue. Mais l'homme non plus ne souhaitait pas accomplir une démarche officielle. Très ordinairement mis, il était chaussé de robustes brodequins taillés pour plusieurs générations. Une manière de torchon, en boule, soulevait le rabat de sa musette entrouverte. Il portait la barbe de la semaine, et son haleine trahissait le vin blanc. De sa voix forte, il attaqua la conversation :

-- Je suis Toine Milaneau. Je vais au Terrier.

Il se détourna légèrement de Jean-Marie, se moucha entre les doigts et poursuivit :

-- Et vous, qui que vous êtes ?

Un peu surpris par ces manières frustes, Jean-Marie tint néanmoins à maintenir le dialogue.

-- Je suis Jean-Marie Fumeron. J'habite ici... Mais vous, vous cherchez sans doute quelqu'un ?...

-- Pas du tout !

Il se gratta furtivement sous l'aisselle, approcha d'un pas.

-- Pas du tout ! Je ne cherche personne ! Je vais voir chez moi. Celui du Terrier m'a loué sa baraque...

Il eut un rire gaillard, comme après une bonne farce. Puis il fourragea dans sa poche :

-- Tenez, voici les clés.

Et il agita un trousseau rouillé.

Jean-Marie bondit sur l'occasion.

-- Si vous venez habiter le Terrier, ni plus ni moins que nous deviendrons voisins. Mais vous n'êtes pas du coin ?

Toine Milaneau, de lui-même, passa à confesse.

Il était du village voisin, expliqua-t-il. Et il y travaillait. Il y avait habité durant des années. Mais son propriétaire était un vampire. Il lui faisait payer dix fois la valeur de sa cambuse. Mais, fort heureusement, un camarade de travail lui avait fait connaître Joannès Machemour. Oui, celui-là même dont parlait Jean-Marie. Un brave homme. Il lui avait remis les clés sans rechigner. Et n'avait pas fait d'histoires, non plus, pour le loyer. Certes, un brave homme. Et lui, Toine Milaneau, montait donc pour voir. Faire le tour du propriétaire, comme il disait. Ainsi, ils seraient voisins. Comme le monde est fait !

-- Joannès Machemour ! s'exclama Jean-Marie.

Notre Joannès ! Il est en ville depuis un bail. Et comment va-t-il ? Nous ne le voyons plus que bien rarement...

Toine Milaneau aurait pu répondre à toutes ces questions. Mais il dédaignait le faire dans la précipitation.

-- Il n'y a pas un petit bar à portée de la main ? s'intéressa-t-il. On discute bien mieux devant une chopine.

Jean-Marie, conciliant, regretta qu'aucun débit n'ait pu se maintenir au hameau. Toutefois, l'incoercible désir d'en apprendre davantage lui inspira une idée :

-- Venez donc chez moi, fit-il en poussant un sourire de constipé. Venez. Je vous paie le verre de bienvenue.

-- Monsieur sera notre voisin, Péroline, expliqua-t-il à sa femme. Mais celle-ci, sans se départir de son ostensible mutisme, retourna à son baquet.

Jean-Marie fit néanmoins asseoir son invité dans la cuisine, sur le banc. Il passa la manche sur la table, et se lava les mains. Cela, estimait-il, conférait quelque solennité à l'entretien. On s'en doute, il était tout ouïe. Car il n'avait pas fait les honneurs de chez lui au nouveau venu seulement parce qu'il avait de la mesure, mais surtout pour apprendre la nouvelle de pater à amen.

Toine Milaneau parlait et buvait dru. Son verre vide, il empoignait la bouteille par le col et se servait d'un geste sûr.

-- En voilà une d'étouffée, fit-il fièrement remarquer à son hôte. Vous n'auriez pas quelque chose de plus raide ? Quand j'étais dans la Légion...

Cette seule évocation fit céder Jean-Marie. Il dénicha la bouteille de goutte : par bonheur, Péroline avait négligé de la déplacer.

Toine fit cul-sec.

-- Vous n'en buvez pas, vous ? s'étonna-t-il. Vous êtes une petite nature... Nous n'aurions pas pu faire campagne ensemble. Enfin, baste !

Il était fin prêt pour tout raconter. Il commença son odyssée à la deuxième rasade. Le récit dura une heure. Durant laquelle Jean-Marie en apprit plus qu'en vingt ans de sa vie pourtant remplie.

Poussant la porte du genou, Péroline entra alors et déposa son pesant panier de linge avec un ouf ! venu de profond. Puis, les mains enfin libérées, elle indiqua l'heure à la vieille pendule et, prétextant du repas à préparer, d'un filet de voix émis pour lui seul, poussa Milaneau vers la sortie.

-- Je reviendrai, fit-il.

-- Mon Dieu, soupira Péroline en se dirigeant vers l'évier : quel outil mon bon à rien nous a-t-il récupéré !

Le terrier... Ce nom seul rappelait brutalement à notre Jean-Marie bien des soucis et autant d'espoirs déçus. On évitait, au hameau, d'évoquer le Terrier. On pardonnait mal à Joannès Machemour d'être descendu s'installer en ville. De l'avoir préférée aux Ambrettes. D'avoir déserté, quoi !

Qu'on en parlât ou non, on savait bien comment se rendre au Terrier. Il suffisait de contourner le chemin, de ne pas tourner à gauche comme on le faisait habituellement : on ne se rendait plus au-delà de chez Baptiste. Mais, le plus souvent, chez Jean-Marie. Et, justement, Jean-Marie le savait. Mieux qu'eux tous.

Car il s'était mis en tête, quelques années auparavant, d'acheter le Terrier. Il y était allé à petits pas, prenant garde d'ébruiter son projet. Mais Joannès Machemour, le déserteur, l'avait rabroué à chaque approche. Le Terrier n'était pas à vendre. Selon son notaire, il aurait fini par céder. Mais Jean-Marie s'empressa trop : il dut affronter un vendeur rendu plus exigeant par calcul. Il regretta d'avoir écorché l'anguille par la queue. Il jugea l'affaire mauvaise, mais n'abandonna pas totalement la partie. La patience est la vertu première de nos campagnes.

La maison convoitée n'était pas à vrai dire un palais ; tant s'en faut ! Les murs en pisé, le toit en tuiles rondes avaient résisté tant bien que mal depuis qu'elle était inoccupée. Depuis que cet évaporé de Joannès Machemour avait préféré la ville aux Ambrettes, séduit par un emploi apparemment stable et, en tout cas, bien rétribué.

Deux pièces en bas, donc, au sol de bitume. Et deux autres à l'étage auquel on accédait par un gros escalier en pente raide. Une cheminée supposée en état permettrait de chauffer. Dans la cour déjà investie par les ronces et les orties, un puits recueillait l'eau. A cela se limitait le confort. Ajoutons quelques dépendances délabrées et une main de terre susceptible de redevenir un potager pour autant qu'on joigne à un peu de science beaucoup de temps et de peine. Enfin, ces toilettes rustiques participant plutôt des feuillées, juste assez retirées pour que l'occupant ne poussât sa selle en public.

Tel quel, le Terrier convint toutefois à Toine Milaneau. Il le prouva en s'y installant sans tarder.

*Vous avez aimé ce premier chapitre
des « Navets du Diable » ?*

*Commandez-en la version numérique intégrale –
10 euros*